

Béatrice Perez (dir.)

LA REPUTACIÓN

QUÊTE INDIVIDUELLE ET ASPIRATION
COLLECTIVE DANS L'ESPAGNE DES HABSBOURG

*Hommage à la professeure
Araceli Guillaume-Alonso*





L'idée de cet ouvrage est née de la nécessité de comprendre le sens du concept espagnol de *reputación*. La définition originelle du terme demeure proche de celle de *réputation* dans la France d'Ancien Régime. Pourtant, la fréquence obsessionnelle avec laquelle il est utilisé sous les Habsbourg attire l'attention.

À l'échelle des hommes, comment se construit la réputation, de quels espoirs secrets est-elle le nom ? Dans la mise en scène de la monarchie catholique au regard de l'Europe, comment se négocie la

reputación du royaume, suivant le chemin sinueux de la paix et des réformes ? De quelle dangerosité se charge-t-elle dès lors que la politique *reputacionista* devient le nouveau programme de recouvrement symbolique de la gloire internationale, combinant à la fois l'universel et le localisme ? Sans cesse, la société castillane se joue de cette *reputación* pour promouvoir d'autres grilles de valeurs, d'autres usages sociaux : réputation de la qualité de noble ; réputation du sang ; *reputacionismo* et revendication expansionniste.

La réputation dévoile des usages sociaux qui rendent compte d'une façon propre de penser le monde, et de se penser dans le monde. Elle est ce principe vital sans lequel on ne comprend pas grand-chose aux dynamiques sociales et politiques de l'époque moderne. C'est la grande leçon tirée des travaux de la professeure Araceli Guillaume-Alonso à qui son équipe de recherches, ses collègues et amis, nombreux, ont souhaité rendre hommage.

Béatrice Perez, professeure d'histoire et civilisation de l'Espagne moderne à Sorbonne Université, dirige la composante Civilisation et histoire de l'Espagne classique (CHECLA) de l'équipe CLEA. Elle a reçu le prix de la recherche « Alberto Benveniste » pour son livre *Inquisition, Pouvoir, Société* (Paris, Champion, 2007) et a publié aux PUPS, en 2016, *Les Marchands de Séville. Une société inquiète (XV-XVII^e siècle)*.

Couverture : Pieter Coecke van Aelst (atelier), *Le Triomphe de la Renommée*, encre sur papier, diam. : 284 mm, entre 1512 et 1549, Amsterdam, Rijksmuseum © Rijksmuseum, Amsterdam / avec la collaboration de l'agence La Collection.

4^e de couverture : Mellaria, *VII Centenario de la muerte de Guzmán el Bueno (1309-2009)*, timbre postal, 2009, d'après M. Reiné Jiménez, *Guzmán el Bueno*, huile sur toile, 2m x 1m, 2011, Tarifa, Salon du Consistoire. © Mellaria (Asociación tarifena para la defensa del patrimonio cultural).



LA REPUTACIÓN

Les Marchands de Séville. Une société inquiète (XV^e-XVI^e siècles) (n° 27)
Béatrice Perez

Les Voies du silence dans l'Espagne des Habsbourg (n° 26)
Alexandra Merle & Araceli Guillaume-Alonso (dir.)

Le Monde hispanique. Histoire des fondations (n° 25)
Georges Martin, Araceli Guillaume-Alonso & Jean-Paul Duviols (dir.)

Les Couleurs dans l'Espagne du Siècle d'or. Écriture et symbolique (n° 24)
Yves Germain & Araceli Guillaume-Alonso (dir.)

La Pureté de sang en Espagne. Du lignage à la « race » (n° 23)
Raphaël Carrasco, Annie Molinié & Béatrice Perez (dir.)

Ambassadeurs, apprentis espions et maîtres colporteurs.
Les systèmes de renseignement en Espagne à l'époque moderne (n° 22)
Béatrice Perez (dir.)

Le Cérémonial de la cour d'Espagne au XVII^e siècle (n° 21)
traduction & édition critique de Hugo Coniez

Vivre et mourir sur les navires du Siècle d'or (n° 20)
Delphine Tempère

Des Marchands entre deux mondes. Pratiques et représentations
en Espagne et en Amérique (XV^e-XVIII^e siècles) (n° 19)
Béatrice Perez, Sonia V. Rose & Jean-Pierre Clément (dir.)

Les Jésuites en Espagne et en Amérique. Jeux et enjeux du pouvoir (XVI^e-XVII^e siècles) (n° 18)
Annie Molinié, Alexandra Merle & Araceli Guillaume-Alonso (dir.)

Miroir du Nouveau Monde. Images primitives de l'Amérique (n° 17)
Jean-Paul Duviols

Les Sépharades en littérature. Un parcours millénaire (n° 16)
Esther Benbassa (dir.)

L'Espagne et ses guerres. De la fin de la Reconquête
aux guerres d'Indépendance (n° 15)
Annie Molinié & Alexandra Merle (dir.)

Inquisition d'Espagne (n° 14)
Annie Molinié & Jean-Paul Duviols (dir.)

Charles Quint et la monarchie universelle (n° 13)
Annie Molinié & Jean-Paul Duviols (dir.)

Des Taureaux et des Hommes.
Tauromachie et société dans le monde ibérique et ibéro-américain (n° 12)
Annie Molinié, Jean-Paul Duviols & Araceli Guillaume-Alonso (dir.)

Philippe II et l'Espagne (n° 11)
Annie Molinié & Jean-Paul Duviols (dir.)

Les Voies des Lumières (n° 10)
Carlos Serrano, Jean-Paul Duviols & Annie Molinié (dir.)

Béatrice Perez (dir.)

La Reputación

Quête individuelle et aspiration
collective dans l'Espagne des Habsbourg

*Hommage à la professeure
Araceli Guillaume-Alonso*

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université
et du laboratoire CHECLA-CLEA

Sorbonne Université Presses est un service général
la faculté des Lettres de Sorbonne Université

© Sorbonne Université Presses, 2018, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0593-3

Important : les illustrations sont absentes de la version numérique.

Mise en page ATELIER CHRISTIAN MILLET
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

QUATRIÈME PARTIE

Jeux et enjeux de la réputation :
construire la *reputación*...
ou la rétablir

LES CONQUÉRANTS DES INDES OCCIDENTALES AUX PRISES AVEC LA « REPUTACIÓN »

Louise Bénat-Tachot
Sorbonne Université, CLEA

LE POIDS DE LA VISION LASCASIENNE

Deux des motifs iconographiques du *Triunfo de la Fama* de Pieter Coecke van Aelst (1640), les trompettes et les colonnes qu'Hercule déplace au bout du monde (*plus ultra*), sont étroitement liés pour illustrer la geste des conquérants dans le Nouveau Monde et « au-delà ». Comment ces quelques milliers d'Espagnols qui se sont déversés sur les terres américaines et qui, en soixante ans, ont reconfiguré l'*imago mundi*, vont-ils être acclamés ou jugés dans l'historiographie contemporaine des faits, par la Couronne et enfin par l'opinion ? De quelle *reputación* vont-ils jouir ? Pourquoi et avec quels effets ? Glosant ce cher Georges Brassens, il semble bien que s'agissant des *conquistadores*, les trompettes de la renommée soient « bien mal embouchées » et c'est toute la question d'une telle « mauvaise réputation », bien solidement établie dans les esprits que je souhaite (re)poser dans cette étude.

S'interroger sur la réputation des *conquistadores* relève du défi et du paradoxe. Que peut-on ajouter à la vision infernale construite par la légende noire : celle du *conquistador* maître d'œuvre d'un théâtre de la cruauté américain ? Qu'il suffise de se référer aux illustrations à la traduction française de la *Brevisima relación de la destrucción de las Indias* de Bartolomé de Las Casas, faite par de Jacques de Migrode. Le graveur Theodore de Bry y redoublait la puissance de feu du texte de Las Casas, pour lequel les *conquistadores* ne sont que des « *lobos e tigres e leones cruélísimos de muchos días hambrientos* »¹. Il n'est guère utile de revenir sur ce montage politico-historique et iconique qui permit aux pays luthériens et aux puissances exclues du traité de Tordesillas d'associer dans leur campagne de dénigrement la Couronne d'Espagne aux *conquistadores* papistes et diaboliques.

1 Bartolomé de Las Casas, *Brevisima historia de la destrucción de las Indias*, Madrid, Atlas, BAE, 1958, t. CX, p. 135. *La Destruction des Indes de Bartolomé de Las Casas (1552)*, trad. Jacques de Migrode (1579), gravures de Théodore de Bry (1598), Paris, Chandeigne, 1995. Les gravures de Théodore de Bry sont disponibles sur <http://gallica.bnf.fr> (Bibliothèque nationale de France).

Je voudrais m'en tenir à la seule Espagne car ce n'est pas le moindre des paradoxes que les plus violentes critiques dénonçant l'infamie des conquérants soient nées en Espagne, dès les premières heures de la conquête. Dès le début du siècle, fray Antonio de Montesinos montant en chaire pour commenter l'Évangile « *ego vox clamantis in deserto* » au quatrième dimanche de l'Avant, commençait son sermon en condamnant solennellement les conquérants et les premiers colons de l'île d'Haïti-La Hispaniola. Il déclarait : « *Todos estáis en pecado mortal y en él vivís y morís por la crueldad y tiranía que usáis con estas inocentes gentes* »². Tout est dit dès 1511. Ensuite vint Las Casas qui dès les premiers *memoriales* de 1517 jusqu'aux derniers de 1564 énoncera la condamnation de la conquête armée et, donc, des conquérants³.

Mais qu'en est-il de l'historiographie officielle du XVI^e siècle ? Les chroniqueurs ont, en effet, glorifié la *gran empresa de las Indias*, geste militaire inouïe, dépassant de très loin tous les récits de l'Antiquité (Alexandre ou les Argonautes). Ainsi, le premier d'entre eux, López de Gómara, dans son fameux prologue de la *Historia de las Indias* de 1552, se fait le chantre de cette geste des Temps modernes : « *Nunca nación estendió tanto como la española sus costumbres, su lenguaje y armas, ni caminó tan lexos por mar y tierra, las armas a cuestras* ». Cette geste triomphale est évidemment voulue par Dieu : « *Quiso Dios descubrir las Indias en vuestro tiempo y a vuestros vasallos, para que las convirtiédes a su santa ley, como dicen muchos hombres sabios y cristianos* »⁴.

LE CONQUÉRANT ET L'HISTORIOGRAPHIE

Quel sort réserve l'historiographie primitive des Indes aux conquérants eux-mêmes, depuis Pierre Martyr jusqu'à l'Inca Garcilaso et Herrera au début du XVII^e siècle, en passant par Fernández de Oviedo et López de Gómara ?

² Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias*, Madrid, Alianza Editorial, 1994, t. V, L. III, chap. 3 et 4, p. 1761.

³ Les conquérants sont des êtres à la fois exceptionnels par leur « geste » et maudits ; encore aujourd'hui, plus de cinq siècles plus tard, leur réputation est le territoire d'opinions contradictoires, de tensions, de polémiques, de fascination et de répulsion. Il est bien difficile de se dégager de la vieille dispute entre indigénistes et hispanistes. Il a fallu attendre 2015 pour qu'une exposition *Itinerario de Cortés* (curateur Martín Almagro-Gorbea) voie le jour à Madrid dans le *Centro de Exposiciones Arte Canal* du 3 décembre 2014 au 3 mai 2015. Rodrigo Martínez Baracs s'interroge sur la possibilité qu'une telle exposition soit présentée à Mexico pour le cinquième centenaire de la conquête du Mexique (1519-1521). Il déclare : « *Pero tal vez todavía no hemos madurado como pueblo para discutir con serenidad sobre la conquista, que fue la verdadera fundación de nuestro país* » (Rodrigo Martínez Baracs, « Actualidad de Hernán Cortés », dans María del Carmen Martínez Martínez et Alicia Mayers [dir.], *Miradas sobre Hernán Cortés*, Madrid, Ibero americana-Vervuert, 2016, p. 264).

⁴ Francisco López de Gómara, *Historia general de las Indias*, 1552, « A Don Carlos, Emperador de Romanos, Rey de España, Señor de las Indias y Nuevo Mundo, Francisco López de Gómara, clérigo », Madrid, Atlas, BAE, t. XXII, 1946, p. 156.

Force est de reconnaître que ces chroniqueurs favorables à la conquête vont être critiques et parfois féroces à l'égard des conquérants eux-mêmes. Je n'en donnerai que quelques exemples.

Une fêlure se loge au cœur même des louanges que dresse Gómara, le plus espagnoliste des chroniqueurs à l'endroit des conquérants dans le chapitre qui clôt la *Historia de las Indias* et dont le titre est toute à la gloire de ces arpenteurs du monde, auteurs d'une geste inouïe.

Capítulo 224 : Loor de españoles

Tanta tierra como dicho tengo han descubierto, andado y convertido nuestros españoles en sesenta años de conquista. Nunca jamás rey ni gente anduvo y sujetó tanto en tan breve tiempo como la nuestra, ni ha hecho ni merecido lo que ella, así en armas y navegación como en la predicación del santo Evangelio y conversión de idólatras; por lo cual son españoles dignísimos de alabanza en todas las partes del mundo [...]. El mal que hay en ello es haber hecho trabajar demasíadamente a los indios en las minas, en la pesquería de perlas y en las cargas. Oso decir sobresto que todos cuantos han hecho morir indios así, que han sido muchos y casi todos, han acabado mal; en lo al paréceme que Dios ha castigado sus gravísimos pecados por aquella vía⁵.

Les guerriers qui se transforment en exploiters des Indiens sont donc coupables, et sont punis par la justice immanente : tous ont mal fini pour punition de leurs crimes.

Pedro Mártir, quelque vingt ans plus tôt, faisait la même observation sur le sort funeste des conquérants et leur mort désastreuse (*la mala muerte*) : les Pinzones périront sous les flèches empoisonnées des cannibales du Marañón ; Juan Díaz de Solís, découvreur du Río de la Plata, sera tué et mangé par les Tupinambas locaux ; Juan de la Cosa a un destin similaire ; Diego de Nicuesa périra noyé et mangé par les poissons ; Juan Ponce de León, vaincu par les indigènes floridiens et mortellement blessé, mourra arrivé à Cuba, y « *otros muchos capitanes y escuadrones muertos por la valentía de los canibales a quien proporcionaron con sus cuerpos ricos convites* »⁶ tels sont les châtements qui tombent « *cruentamente sobre la cabeza de los opresores* » ; il remarque que le seul à être resté en vie est Cortés (« *solo queda en pie Cortés* »). Rappelons que ce chroniqueur milanais n'a pas eu l'occasion de commenter les conflits andins, son œuvre se termine en 1529.

Sous la plume de Gonzalo Fernández de Oviedo il en va de même. La liste est longue de ceux qui se bousculent aux portes de l'enfer, qu'ils meurent par ignorance, par bêtise, par cupidité, par ambition ou par envie d'en découdre.

5 Francisco López de Gómara, *Historia general de las Indias*, op. cit., p. 294.

6 Pedro Mártir de Anglería, *Décadas del Nuevo Mundo*, Madrid, Polifemo, 1989, Dec. VII, p. 441.

Mais cette liste devient interminable lorsqu'on ajoute les conquérants du Pérou. La fabrique de l'infamie semble alors s'emballer. Si on s'en tient aux capitaines les plus connus, leurs crimes trouvent une juste sanction dans une mort aussi infamante que méritée. Le premier de la liste, Pedrarias Dávila, est passé maître – nous dit le chroniqueur – dans l'art de la dévastation avec tous ses capitaines et – dans le droit fil de cette *universidad infernal* – trouvent place les conquérants du Pérou. L'égarément de ces expéditionnaires errants est à la fois dans l'espace, mais aussi en esprit, puisqu'ils y perdent leur âme (le plus infâme étant le cannibalisme entre Espagnols).

Le bilan de la Castilla del Oro est terrifiant : « *en Castilla del oro, desde el año de 1542, faltaron más de dos millones de indios, parte y mucha para este daño han seido los gobernadores e cobdiciosos e desconcertados conquistadores* »⁷. Benalcázar, Ampudia, Añasco, Hernández de Córdoba, Juan de la Cosa, Hernando de Soto, tous pratiquent cette méthode dévastatrice, « *aquello no era poblar ni conquistar sino alterar e asolar la tierra e quitar a todos los naturales su libertad e no convertir ni hacer ningún indio cristiano ni amigo* ». Le seul objectif répété inlassablement, « *hartar su codicia* », l'invite à changer le terme de conquistador pour « *alteradores y destruidores de la tierra* »⁸.

Gómara, s'il est moins prolixe, n'est guère plus indulgent ; moins moralisateur et plus féroce dans le maniement de l'humour noir, il évoque de façon narquoise Francisco de Orellana. Ce dernier fit la plus grande navigation fluviale jamais connue en descendant l'Amazone jusqu'à son embouchure, mais Gómara voit ce bel exploit éclipsé par le désastre de la deuxième expédition qui fut armée en brandissant la fable des riches sociétés de femmes amazones. Le chroniqueur se contente de lui faire un *curriculum vitae* à l'emporte-pièce : « *desbaratose su gente y navíos, y así cesó la famosa conquista de las Amazonas* »⁹.

Car la technique de Gómara est de procéder à un règlement de comptes à l'heure de faire l'éloge funèbre et le portrait posthume des conquérants : soit il les ignore et ceux-ci tombent dans la fosse commune de l'oubli ; soit il dresse un portrait tout en demi-teintes qui exclut toute apologie et contamine toute renommée. C'est le cas du portrait posthume de Francisco Pizarro, « *mamó una puerca ciertos días, no se hallando quien le diese leche* »¹⁰. Certes, il a découvert une région richissime, mais il manque cruellement de noblesse et de sagacité politique « *no sabía mandar fuera de la guerra* », valeureux mais grossier, robuste

7 Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, Madrid, BAE, Atlas, t. III, p. 311.

8 *Ibid.*, p. 130.

9 *Ibid.*, p. 210.

10 *Ibid.*, p. 245.

mais négligent. Almagro était prodigue au-delà de sa condition ; Carvajal, le héros de Ravenne est un exemple de cruauté digne de la plus noire des épopées.

Le point paroxystique de ces critiques assorties d'une réflexion sur l'homme et ses violences se loge dans un court chapitre qui conclut les guerres du Pérou intitulé « Otras consideraciones » :

El oro ciega el sentido, y es tanto lo del Perú, que pone admiración. Pues, así como han seguido diferentes partes, han tenido doblados corazones y aun lenguas, por lo cual nunca decían verdad sino cuando hallaban malicia. Corrompían los hombres con dinero para jurar falsedades; acusaban unos a otros maliciosamente por mandar, por haber, por venganza, por envidia y aun por su pasatiempo; mataban por justicia sin justicia; y todo era por ser ricos¹¹.

Comment était-il possible que le conquérant fût un homme illustre et entrât dans la catégorie des *De viris illustribus* si le mot « conquête » devait être mis sous le boisseau par le roi et le Conseil des Indes dès 1550 ? Le puissant Las Casas clamait que ce mot était « *mahometano e infernal* » et on lui substitua à partir de 1573 (*Ordenanzas de Ovando*) celui de « *pacificación* »¹². Il y a loin de la *empresa* glorifiée de façon emblématique aux capitaines souvent honnis qui l'incarnent. Cela ne pouvait que satisfaire la Couronne pour qui ces conquérants, une fois la geste accomplie, représentaient plus une menace qu'une garantie pour sa souveraineté et pour l'ordre public aux Indes.

Certes, la plus grande chose dans l'histoire de l'humanité est la découverte du Nouveau Monde¹³ et cette véritable épiphanie, on la doit à la grande Espagne et aux 5 000 hommes – la plupart venus d'Andalousie et d'Estrémadure – qui se déversèrent sur les terres américaines et qui furent les artisans du plus grand désenclavement planétaire, comme disait Pierre Chaunu, livrés à la seule force de leur avancée (« *arrojo* »). Sans doute la cupidité des conquérants a été abondamment stigmatisée par les commentateurs contemporains mais la *fama* était un moteur tout aussi puissant. Aller de l'avant, « *con las armas a cuestras* » ! Les conquérants – hommes issus de la culture de la reconquête – pouvaient ainsi légitimement penser se hisser au faite de la gloire. Pourtant, bien que cette dimension soit présente dans l'historiographie primitive des Indes chez

11 Francisco López de Gómara, *Historia general de las Indias*, op. cit., p. 275.

12 Manuel Lucena Salmoral, « Hispanoamérica en la época colonial », dans Luis Iñigo Madrigal (dir.), *Historia de la literatura hispanoamericana*, Madrid, Cátedra, 1998, t. I, p. 13-14. À partir de cette date, si l'on pouvait « se défendre » d'attaques indigènes, on ne pouvait monter de nouvelles expéditions de conquête, seules étaient acceptables les entreprises de pacification (« *pacificarlos* »).

13 Francisco López de Gómara, *Historia general de las Indias*, op. cit., p. 156 : « *La mayor cosa después de la criación del mundo, sacando la encarnación y muerte del que lo crió, es el descubrimiento de Indias* ».

les auteurs que nous avons convoqués, loin de l'Espagne, de la personne royale et du Conseil des Indes qui édicte des lois sages, les hommes d'Amérique sont pris tôt ou tard dans la spirale de l'indignité.

Les raisons d'une mauvaise presse...

306

Pour quelles raisons les conquérants américains ont-ils eu, de leur temps, si mauvaise presse ? La puissance de feu de la campagne lascasienne est loin de tout expliquer. La Couronne fut le premier artisan de la *mala reputación* des conquérants, car ces derniers sont perçus comme une force centripète néoféodale qu'il fallait impérativement contrôler et même réduire une fois le travail fait. Les dynamiques de conquête sont nécessaires (car elles drainent des richesses dont la Couronne a toujours plus besoin) mais les hommes qui les incarnent constituent une potentielle menace pour le pouvoir royal absolu, objectif central depuis les Rois Catholiques¹⁴. On sait que Hernán Cortés n'obtiendra jamais le titre de vice-roi : trop fameux, trop implanté en Nouvelle-Espagne, trop soutenu par les élites indigènes et l'ordre franciscain, il sera écarté du pouvoir et lui-même estime que son honneur est blessé par le silence royal, sourd à ses requêtes des années 1543-1545¹⁵. La *fama* du conquistador se trouve assourdie, voire amputée implacablement.

La politique du soupçon, voire de l'hostilité de la Couronne était confortée par le comportement des conquérants eux-mêmes qui offrent le spectacle de la sédition et des luttes de factions. Ils sont donc les artisans de leur propre « infamie » et les souverains voient en eux de constants risques de troubles de *desgobierno* qui menacent les premiers jalons de la société coloniale. L'Amérique est le théâtre de batailles entre Espagnols dès les premières années. Les choses se gâtent avec la colonisation de La Hispaniola et la rébellion de Roldán et des frères Porras contre¹⁶ les frères Colomb ; le Darién sera une poudrière ainsi que l'Amérique centrale ; le Nicaragua, une terre ravagée par les guerres que se mènent les conquérants entre eux. Ils se capturent, s'assassinent (Cristobal de Olid), s'empoisonnent, se décapitent (Francisco Hernández de Córdoba), sont

14 José Manuel Nieto Soria, « La nobleza y el poderío real absoluto en la Castilla del siglo XV », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévale*, n° 25, 2002, p. 237-254.

15 Comme le rappelle Bartolomé Bennassar, le mémorial de 1542 et les lettres de 1543 et 1544 sont restées sans réponse. Bien plus, sur la dernière, Cobos a écrit de sa main : « *no hay que responder* ». Dans ces derniers écrits, on ressent ainsi une profonde amertume. Bartolomé Bennassar, « Carlos Quinto y Hernán Cortés », *Coloquios de historia canario americana*, 2000, <http://www.mdc.ulpgc.es/cdm/singleitem/collection/coloquios/id/970/rec/31> (dernière consultation le 18 février 2018).

16 Gómara écrit : « *Salió a ellos Bartolomé Colón, y pelearon. Mató algunos, hirió muchos y prendió al Diego y al Francisco de Porras. Esta fue la primera batalla entre españoles de las Indias, y en memoria de la vitoria llamó Cristóbal Colón el puerto de Santa Gloria, que es en Sevilla de Jamaica, donde estuvo un año, y hasta que tuvo en qué ir a Santo Domingo* » (Francisco López de Gómara, *Historia general de las Indias*, op. cit., p. 171).

pendus (Francisco Riquelme) ou emprisonnés, se trahissent les uns les autres. Dans le Darién, Balboa expulse Nicuesa ; Ojeda abandonne ses hommes ; et même Cortés, une fois la ville de Tenochtitlan reprise, doit faire face à l'agitation des mécontents. L'Amérique apparaît donc comme une terre de sédition¹⁷.

Les guerres du Pérou ne sont que l'explosion tragique de cette tendance, à la fois factieuse et centrifuge, comme on l'a vu dans le texte de Gómara cité plus haut.

Les conséquences en Espagne sont incendiaires

Le Conseil des Indes est le centre névralgique où affluent hommes et textes ; de sorte qu'une dimension majeure de la conquête est l'énorme fatras judiciaire qui l'accompagne. Ces procès en cascade ouvrent un champ judiciaire labyrinthique et, surtout jettent une opacité et un discrédit sur la gloire des actions menées, puisque celles-ci sont immédiatement contestées par des conquérants rivaux. Ces procès en rébellion, en déloyauté, trahison, etc., se multiplient ; Pánfilo de Narváez s'époumone contre Hernán Cortés qu'il dénonce pour félonie, tout comme Diego de Velázquez, le gouverneur de Cuba, qui s'estime floué. Cortés laissera des sommes considérables dans ses dizaines de procès¹⁸. Ces hommes qui reviennent en Espagne, une fois leurs exploits réalisés, ne sont pas si acclamés qu'on le croit. Francisco de Orellana, pourtant héros d'une navigation inouïe, sera reçu froidement, car il est dénoncé par Gonzalo Pizarro qui l'accuse de l'avoir trahi ; Balboa est, de la même façon, victime de la campagne de Fernández de Enciso qui le dénonce pour avoir pris indûment le pouvoir dont lui seul était légitimement détenteur.

Les erreurs de la Couronne

Il faut aussi reconnaître que la Couronne a mis de l'huile sur le feu et a fait un certain nombre de mauvais choix quant à son personnel politique qui furent autant d'erreurs politiques : elle a mis longtemps à apprendre comment gérer le Nouveau Monde. Les difficultés de gouvernement de l'île de La Hispaniola ont été aggravées par l'envoi de Bobadilla, un gouverneur qui emprisonna Colomb

17 Pour une analyse détaillée de ces multiples soulèvements et mouvements factieux, voir Gregorio Salinero, *La Trahison de Cortés, Désobéissances, procès politiques et gouvernement des Indes de Castille, seconde moitié du xvi^e siècle*, Paris, PUF, 2014.

18 María del Carmen Martínez Martínez a étudié avec un soin particulier les affaires judiciaires qui concernent la famille Cortés. Nous renvoyons à ses excellentes études : María del Carmen Martínez Martínez, « Francisco López de Gómara y Hernán Cortés: nuevos testimonios de la relación del cronista con los marqueses del Valle de Oaxaca », *Anuario de Estudios Americanos*, vol. 67, n° 1, 2010, p. 267-302 ; *id.*, « Conquistadores en los tribunales: Francisco de Vargas vs. Hernán Cortés », dans Louise Bénat-Tachot (dir.), *Semblanzas de conquistadores, e-Spania* [En ligne], 25 octobre 2016, mis en ligne le 1^{er} octobre 2016 : <http://e-spania.revues.org/26056> (dernière consultation le 18 février 2018) ; DOI : 10.4000/e-spania.26056.

(ce qui fut une erreur politique) et fut incapable de juguler le soulèvement de Roldán. En Nouvelle-Espagne, face aux mécontents de la gestion de Cortés, elle crée une audience dont le président Nuño de Guzmán, nommé dans la foulée, se signala par ses pratiques esclavagistes et provoqua plus de mécontents encore. En Amérique centrale dans le Darién, pour pacifier les réclamations de Enciso contre Balboa, elle envoya Pedrarias Dávila qui s'empessa de décapiter Núñez de Balboa, le découvreur, et se signala comme un des gouverneurs les plus brutaux et honnis de toute l'histoire de l'Amérique centrale. Enfin, s'agissant du Pérou, on sait quel effet eut la politique du vice-roi Blasco Núñez Vela envoyé pour appliquer les nouvelles lois, un vieil homme rigide et autoritaire qui provoqua le soulèvement de Gonzalo Pizarro et mourut sous les coups des *encomenderos* révoltés, non sans mettre le Pérou à feu et à sang...

Un cruel déficit de noblesse

308

Les conquérants de la première heure sont, pour la plupart, des hommes de peu : ils ont, dès le départ, souffert d'un déficit cruel de noblesse de sang¹⁹. Ils sont dans leur écrasante majorité des *homines novi*, sans lignage ni fortune ; quelques *hidalgos* ne peuvent compenser la masse des artisans, des soldats, des vagabonds, des paysans ou encore des marins recyclés : Balboa, ou Francisco Pizarro, ou Alvarado en font partie. La Couronne honora, dans un premier temps, les conquérants qui revenaient d'Amérique avec des trésors (Balboa et les perles ; Cortés et les objets précieux mexicains ; Pizarro et la rançon d'Atahualpa ; etc.) en octroyant des habits de l'ordre de saint Jacques²⁰, mais elle fut avare de titres et de charges. Les héritiers de Cristóbal Colón en reçurent trois et, tous, se transformèrent en simples mentions honorifiques, vides de toute réalité sociale ou économique. Ils pallient ainsi la suppression du titre de vice-roi des terres découvertes, pourtant promis au premier découvreur par la reine Isabelle, et mettent un terme aux fameux procès Colomb qui infectaient la vie politique

19 Nous analysons ici les premières vagues de conquérants et non celles qui suivirent au cours du xvi^e siècle. Il y eut ensuite une littérature pour se moquer de la fatuité des Espagnols qui, arrivés aux Indes et enrichis, s'imaginent être de noble lignage (Girolamo Benzoni, Fr. Buenaventura de Salinas, Suárez de Figueroa, etc.). Nous renvoyons à l'ouvrage de Guillermo Lohmann Villena, *Los americanos en las órdenes nobiliarias*, 2 t., Madrid, CSIC, 1993. L'auteur corrige cette vision et fait observer que les conquérants eurent bien des difficultés à anoblir leur geste dans les premières décennies, à la fin du xvi^e siècle : « *muchas informaciones sobre la nobleza en las Indias prescindieron de los abuelos peninsulares, deteniéndose a referir las hazañas de los conquistadores. La aspiración durante los siglos XVI y XVII era tener sangre de conquistadores y en ella se basaba gran parte de la aristocracia de aquellas comarcas* ».

20 Guillermo Lohmann Villena rappelle, par exemple, que la Couronne, par la capitulation du 26 juillet 1529 avec Francisco Pizarro, a converti les *trece de la fama* – qui étaient tous des plébéiens – en « *caballeros de la espuela de oro* » (*ibid.*). Cela ne doit pas masquer une politique de méfiance et de retrait que la Couronne sut aussi observer, en particulier au vu des troubles qui très tôt agitèrent les récentes implantations coloniales.

depuis des années. Le marquisat de la Jamaïque ne fut jamais effectif à cause des attaques des Anglais qui finirent par s'installer définitivement dans l'île ; le duché de la Vega de Santo Domingo, territoire et ville furent anéantis par un tremblement de terre ; et, enfin, le duché de Veragua en Amérique centrale, sur la côte orientale est une zone infestée et tout à fait malsaine où les Espagnols ne purent survivre. Ce dernier titre est concédé à Luis Colomb, le petit-fils, lequel mit, en effet, un terme aux procès Colomb. Luis Colomb, toujours à court d'argent, finira par le revendre à la Couronne, en 1556, contre une rente perpétuelle de 17 000 ducats. Personnage peu vertueux, ni honorable, puisqu'il est exilé à Oran pour polygamie...

Le titre de « marqués del Valle » de Hernán Cortés (valle de Oaxaca) est à coup sûr prestigieux et fait figure d'exception, mais il est mis en difficulté, dès 1566, par la conjuration de son fils, Martín Cortés. Le titre de « *marqués de la conquista* », obtenu par Francisco Pizarro va connaître une histoire chaotique puisque le conquérant meurt assassiné peu après, en 1541. La *carta privada* du 12 octobre 1537 le récompense : « *merced de veinte mil vassallos en essa Provincia, con título de marqués* » (c'est, toutefois, un titre en blanc car la Couronne déclare « *no saber el nombre que tendrá la tierra que se os dará* » et nul ne saura jamais où il se situe exactement²¹).

Pour le reste, les titres nobiliaires ont été octroyés avec parcimonie (même si les titres d'*hidalguía* furent accordés dans une perspective, en général, fiscaliste) au cours du XVI^e siècle, par un long processus d'anoblissement des familles, des lignages et des villes. Mais d'une façon générale, la politique restrictive de la Couronne à l'égard des conquérants et de leurs descendants a engendré une sourde et tenace frustration qui – selon Bernard Lavallé – caractérise même la mentalité et la sensibilité *criolla* (le criollisme).

21 *Francisco Pizarro Testimonio: documentos oficiales cartas y escritos varios*, éd. Guillermo Lohmann Villena, Madrid, CSIC, 1986, p. XXIII. Voici un extrait de cette lettre : « *En lo que suplicáis, que teniendo respeto a lo que nos avéis servido, vos haga merced de alguna cantidad de tierra en la provincia del Callado o de los Atabillos, con título. Acatando lo que vos avéis servido, y la fidelidad y limpieza con que avéis gobernado y gobernáis essa tierra, y el zelo que a las cosas de nuestro Real servicio y Real hazienda tenéis, de que estoy certificado, he avido por bien de vos hacer merced de veinte mil vassallos en essa Provincia, con título de Marqués. Y por que no se tiene relación de la parte donde se os podrán señalar que a vos os estuviese bien, embió a mandar a don Fray Vicente de Valverde, obispo del Cuzco, y a nuestros oficiales dessa Provincia, que me informen dello, como verás por la cédula que va con esta, solicitéis que con brevedad se haga, para que, venida, yo os mande embiar el Título y la provisión de la dicha merced, y entre tanto, llameréis os Marqués, como yo os lo escrivo, por no saber el nombre que tendrá la tierra que se os dará, no se embía ahora el dicho Título* » (Julio de Atienza, *Títulos nobiliarios hispanoamericanos*, Madrid, Aguilar, 1947, p. 71-72).

L'écho de la conquête au sein de la noblesse n'est peut-être pas aussi spectaculaire qu'on le pense. Sans doute Cortés vante-t-il ses exploits, impressionnant ainsi le cercle de ses auditeurs parfois prestigieux, mais on peut opposer, à cette geste, une vision dégradée de l'Indien, un indigène faible, sans réelle capacité guerrière – la meilleure preuve étant la facilité avec laquelle les Espagnols, pourtant en petit nombre, les ont vaincus quand ils étaient des milliers. Le chroniqueur italien Girolamo Benzoni se charge de souligner que ce sont des *indiecitos* qui n'ont pas grand-chose à voir avec les vrais ennemis, ceux qui sont battus sur les terres d'Europe, en Flandres ou dans les campagnes d'Italie, dans les guerres maritimes ou les plaines d'Europe centrale, où l'on voit à l'œuvre les *tercios*. Il nous raconte comment Cortés fut rabroué par quelques nobles espagnols lors du siège d'Alger en 1541, lorsqu'il prétendit pouvoir débarquer et vaincre les escadrons ennemis qui attendaient sur la grève, et que les bateaux sont fracassés par une effroyable tempête :

310

Las virtudes del pueblo romano combatieron contra belicosas y feroces naciones bárbaras de oriente, mientras que los españoles han sojuzgado y sometido a puros animales y simples bestias occidentales [...] así lo entendía un noble español que se encontraba en Argel. Al decir Cortés que había que regresar y hacerles frente [a los escuadrones moros] atacándoles valerosamente, comentó aquel noble : «este animal cree que tiene que vérselas con sus indiecitos», porque allí bastaban diez hombres a caballo para aniquilar a veinticinco mil²².

La conséquence pourrait être que l'enrichissement spectaculaire et brutal de ces hommes de peu face à un ennemi aussi médiocre soit finalement aussi suspect. On ne critique pas tant le fait qu'ils se soient enrichis que la facilité avec laquelle cela a été possible : cet enrichissement est perçu comme inconsidéré. Gómara lui-même observait au sujet de la répartition du butin de Cajamarca : « *Nunca soldados enriquecieron tanto, tan breve ni tan sin peligro, ni jugaron tan largo, ca hubo muchos que perdieron su parte a los dados y dobladilla* »²³.

La Couronne dépendait étroitement de l'or des Indes et des bras qui, à Potosi, Zacatecas et ailleurs, l'extrayaient. Par ailleurs, pour le catholicisme tridentin et l'Espagne qui se fait son champion, la multitude des néophytes américains pouvait peser favorablement face à la menace protestante. L'historiographie qui la sert doit donc mettre en avant la grandeur de cette entreprise de conquête et de ses réussites autant que la nécessité de protéger cette main d'œuvre en passe de grossir la chrétienté. Il faut sans doute récompenser ceux qui en furent les artisans

22 Girolamo Benzoni, *Historia del Nuevo Mundo*, Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 142.

23 Francisco López de Gómara, *Historia general de las Indias*, op. cit., p. 231.

et veulent en être les bénéficiaires (c'est bien une des fonctions de la *encomienda*), mais il faut aussi araser les ambitions politiques logées chez les hommes qui ont mené cette aventure, qui avancent leur mérites pour *ser más* et revendiquent les privilèges par des *probanzas de méritos y servicios*. Or la Couronne – qui sait donner et, surtout, reprendre – a la chance que la violence de la conquête engloutisse ceux qui auraient pu en être les héros : Cortés et quelques autres batailleront pour que s'accomplisse le cercle vertueux de la réputation, celui de l'octroi du pouvoir, car c'est bien là que le conquérant place son honneur²⁴.

LES TRAJECTOIRES INDIVIDUELLES : LE CAS DES TROIS HERNANDO

Pourtant les réalités sociales sont plus complexes dès que l'on étudie les cas individuels (puisque'il n'y a pas, à ce jour, de travail global sur la question du devenir des conquérants revenus en Espagne, seuls quelques bons travaux monographiques – déjà anciens, d'ailleurs, et américains). Je voudrais évoquer le cas de trois figures liées à la conquête : Hernando Colón, Hernando de Soto et Hernando Pizarro. Chacun a hérité d'une réputation entachée mais, par une voie différente, chacun va finir par bénéficier d'une image estimable, digne de mémoire, restaurant ainsi sa *reputación*.

Hernando Colón

Hernando Colomb, fils du découvreur, est un personnage fascinant, souvent cité et assez peu étudié²⁵. On se rappelle la théorie du pilote anonyme qui souilla de façon efficace et durable la réputation du père, le découvreur, un homme aux origines obscures, peu lettré selon certains détracteurs bien qu'habile navigateur. Toutes les occasions sont bonnes pour que certains historiens du temps – en particulier López de Gómara, puis El Inca Garcilaso, affirmant la thèse du pilote anonyme qui aurait donné au découvreur toutes les informations nécessaires à sa navigation –, s'appliquent à réduire le prestige du père pour mieux amputer les titres que réclament ses fils (en particulier Diego Colón). Or Hernando Colón, le jeune frère, va reconstruire l'histoire glorieuse du père en

24 De la même façon, Jiménez de Quesada conquérant du futur royaume de Nouvelle-Grenade, ne se vit pas récompensé avant 1547, soit huit ans après son retour : il eut le titre honorifique de *Mariscal del reino de Nueva Granada*, mais n'obtint jamais le commandement de la juridiction qu'il avait conquise.

25 Signalons quelques ouvrages Juan Guillén Torralba, *Hernando Colón: humanismo y bibliofilia*, Sevilla, Fundación José Manuel Lara, 2004, 283 p. ; Antonio Rumeu de Armas, *Hernando Colón y su época*, Sevilla, Real Academia sevillana de las buenas letras, 1999, 107 p. ; Tomás Marín Martínez, « La participación de Hernando Colón en las Juntas de Badajoz-Elvas de 1524 », *El Tratado de Tordesillas y su proyección*, Valladolid, Universidad de Valladolid, t. 1, 1973, 360 p.

rédigeant une *Historia del almirante*, imprimée en Italie²⁶, mais surtout, il va bâtir pour lui-même une image irradiante et prestigieuse. Éduqué à la cour, il fit très tôt figure d'humaniste, d'excellent cosmographe ; il siégea comme expert lors de la *junta* de Badajoz, en 1529, car il était considéré comme un cartographe innovant et fut l'un des principaux membres de la Casa de la Contratación (il créa l'école de pilotes²⁷). Enfin, il bénéficia des meilleures conditions, tant matérielles que financières pour constituer une magnifique et exceptionnelle collection de livres. Dès l'arrivée de Charles Quint, il disposait déjà de revenus substantiels hérités de son père et il était un personnage notable, un cosmographe reconnu, un « *famoso* » du temps : il avait vingt-huit ans. Le jeune roi n'hésita pas à favoriser ses travaux (en particulier sa *Cosmografía o Descripción de España*). Hernando eut une stratégie personnelle intelligente : il renonça à ses droits politiques et économiques en faveur de son frère, Diego, qui était gouverneur de La Hispaniola, en échange d'une rente annuelle²⁸. Ce n'est pas le lieu ici de décrire de façon détaillée l'œuvre et le parcours de ce vieux garçon, maniaque et solitaire mais il est certain qu'il a su par sa stature de grand intellectuel et de savant construire une réputation exceptionnelle, que rien ne put fêler ni mettre en doute, en investissant un territoire nouveau, très éloigné des arts militaires, celui du savoir.

Hernando Colomb fit partie des suites royales dans tous les pays d'Europe²⁹, pour des séjours parfois prolongés, et, grassement rétribué par le roi, il acheta de façon compulsive, propre à tout collectionneur, tous les ouvrages qu'il voulut, faisant fi des interdictions. Bien qu'il ait été le défenseur le plus constant et le plus redoutable de sa famille lors des procès Colomb, il jouissait de l'estime que l'on doit à un expert, un érudit, un savant.

L'anti colombien Gómara, spécialiste en insinuations malveillantes qui ruinaient le prestige paternel, affirme cependant que la fameuse *Librería* du fils couvrait de prestige la figure du père. C'est que le trésor bibliographique de 15 365 livres que Hernando Colomb avait patiemment acquis au cours de ses multiples voyages dans les pays d'Europe dans la suite impériale avait

²⁶ Hernando Colón, *Historia del Almirante*, éd. Luis Arranz, Madrid, Historia 16, 1984.

²⁷ Il fut une figure éminente de la Casa de la Contratación et engagea les travaux du *padrón real*. Pour cela, il sollicita les pilotes pour qu'ils notent les îles et les côtes parcourues, ainsi que les directions (*rumbos*) : la carte de Weimar (1527) et celle de 1529 – attribuées à Diego Ribero – sont sans doute basées sur ses travaux.

²⁸ En 1526, il s'établit définitivement à Séville, où la mairie lui céda une parcelle en périphérie, à côté de la Puerta de Hércules ; ce lieu d'archives fameux comme sa résidence furent décrits dans plusieurs textes de l'époque et dessinés dans deux vues du *Civitates Orbis Terrarum* et dans une gravure de Wyngaerde.

²⁹ Entre 1512 et 1515, il vécut en Italie. En octobre 1515, il intègre la cour et alterne les voyages officiels avec d'autres, de caractère plus personnel, pour constituer sa bibliothèque et sa pinacothèque.

été non seulement conservé, mais catalogué, indexé selon des principes scientifiques dont la valeur est encore aujourd'hui reconnue par les bibliophiles. Hernando Colomb et ses collaborateurs inventèrent une idée de classification réfléchissant à un *stemma librorum*, sorte d'arbre généalogique pour articuler les domaines disciplinaires (*repertorios hernandinos*). Il veilla à ce que cette bibliothèque fût mise à la disposition des lecteurs, ce qui imposait d'en tenir le registre précis des emprunts et de veiller à la conservation des ouvrages.

Hernando Colón fut également l'auteur d'une *Cosmografía* qui devait être un outil de gouvernement qui ne verra vraiment le jour qu'à la fin du XVI^e siècle avec López de Velasco et les *relaciones geográficas*³⁰. Il fut l'un des premiers à comprendre que la cartographie systématique constituait un outil de gouvernement de grande valeur pour l'administration du pays, même si sa cosmographie et son *itinerario* (inachevé) furent surtout utilisés par ses successeurs (Alonso de Chaves en particulier). Hernando Colón fut une figure singulière, celle d'un homme sans lignage (fils naturel de Beatriz Enríquez de Arana, une humble femme qui, très vite, disparut de la vie de Colomb), qui ne fit pas d'études universitaires académiques (il fut éduqué comme page du prince Juan), sans descendance et dont, néanmoins, la renommée est parvenue jusqu'à nous à travers la *Biblioteca colombina* (13 500 volumes) qui se trouve à la *Institución colombina*. Enfin – et cela conforte encore cette réputation d'homme de science humaniste –, il formula le projet de s'embarquer pour faire le tour du monde, demande que la Couronne lui refusa³¹. Dans ce projet, il expliquait qu'il s'agissait de « *situar las tierras en sus propias distancias y lugares, así en plano como en esférico, para lo cual ha de ser aritmético, astrólogo, cosmógrafo y pintor* »³².

Hernando de Soto

Cet *hidalgo* pauvre d'Extrémadure, parti à dix-sept ans aux Indes, fut l'un des plus prestigieux, l'un des plus riches et l'un des plus audacieux conquérants. Marié à Inès de Bobadilla, fille de Pedrarias et de Isabel de Bobadilla, famille

30 On peut consulter, en ligne, l'article de José Xavier Rodríguez Toro, « La descripción o cosmografía de España (o itinerario) de Hernando Colón, sus "aportaciones" a los historiadores », <http://institucional.us.es/revistas/historia/27/12%20rodriguez%20toro.pdf> (dernière consultation le 18 février 2018). Et également, de Antonio Crepo Sanz, *La descripción y cosmografía de España: el mapa que nunca existió*, consultable en ligne, <http://www.catastro.meh.es/documentos/publicaciones/ct/ct74/4.pdf> (dernière consultation le 18 février 2018). Voir, pareillement, de Klaus Wagner, *Un hijo de Colón en Alemania*, Sevilla, Universidad de Sevilla, p. 101-106. Et l'incontournable Eustaquio Fernández de Navarrete, « Noticias para la vida de Hernando Colón », *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, Madrid, Imprenta de la viuda de Calero, t. XVI, 1850.

31 La réponse du monarque en Archivo General de Indias [AGI], « Indiferente General », 418, lib. III, fol. 153v.

32 Luis Arranz Márquez, *Don Diego Colón, almirante, virrey y gobernador de las Indias*, Madrid, CSIC, 1982, p. 348-353.

noble et influente de Castille, figure éminente de la conquête du Pérou, il obtint du roi pour prix de ses services dans cette conquête l'habit de saint Jacques. Pourtant il a une détestable réputation auprès des chroniqueurs, et il est difficile d'être plus vilipendé par l'histoire. Cet heureux bénéficiaire du butin de Cajamarca (1532) va se perdre dans les vastes territoires de la Floride et parcourir des milliers de kilomètres en Amérique du Nord, pendant cinq années, dans une expédition désastreuse³³. Sous la plume d'Oviedo qui, depuis l'observatoire de Saint Domingue, interroge les témoins survivants, il est l'objet de toutes les critiques : « *este gobernador era muy dado a esa montería de matar indios* » ; il ne sait ni où il est ni où il conduit ses hommes en aveugle : « *oh gente perdida, oh diabólica cobdicia; oh mala conciencia, oh desventurados milites* »³⁴ se lamente le vieux chroniqueur. Son récit de vie est le pire qui soit : « *instruido en la escuela de Pedrarias de Ávila en la disipación y asolación de los indios en Castilla del Oro, graduado en las muertes de los naturales en Nicaragua y canonizado en el Perú, segund la orden de los Pizarro* »³⁵. Sa mort fut à l'image de cette fuite en avant : son corps fut jeté dans les eaux du Mississippi.

Sous la plume de Gómara, il n'est guère mieux loti ; il est traité de façon expéditive, et sa trajectoire est l'occasion de souligner les aléas de la fortune :

Siendo la Florida tierra, según fama, rica y abastada, aunque valientes los hombres, pidió su conquista y gobernación Hernando de Soto, que había sido capitán en el Perú, y enriquecido en la prisión de Atabaliba con la parte que le cupo de hombre de caballo y de capitán, y con el coxín de perlas y piedras en que se asentaba aquel rico y poderoso rey. Fue, pues, allá con mucha y buena gente; anduvo cinco años buscando minas, ca pensaba ser como el Perú. No pobló, y así murió él y destruyó a los que le seguían. Nunca harán buen hecho los conquistadores que ante todas cosas no poblaren³⁶.

Les autres relations (celle de Rodrigo Rangel – un membre de l'expédition de Hernando de Soto – et la relation de l'*hidalgo* de Elvas en 1557, un des survivants de l'expédition) signalent sans management les erreurs et la violence de Hernando de Soto et de sa troupe envers les indigènes³⁷.

33 Cette expédition qui fut vaine a pourtant eu des conséquences en Amérique du Nord : l'expédition laisse sa marque sur les lieux de son passage. Quelques chevaux, qui se sont échappés ou qui ont été volés, contribuèrent à l'établissement des premières populations de mustangs dans l'ouest de l'Amérique du Nord. Les porcs qu'elle y a amenés proliférèrent au sud et les germes de maladies que transportèrent les expéditionnaires vont se développer parmi les populations indigènes.

34 Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, op. cit., t. II, p. 172.

35 *Ibid.*, p. 173.

36 Francisco López de Gómara, *Historia general de las Indias*, op. cit., p.181.

37 Andrés de Burgos, l'imprimeur qui édita le livre à Evora, en 1557, déclare « él afirma que todo lo que aquí va escrito pasó delante de él » ; il est difficile de préciser le nom de l'auteur parmi

Pourtant, au début du xvii^e siècle, deux grands historiens, Antonio de Herrera et l'Inca Garcilaso³⁸, s'attachent à rédiger à nouveau le récit de l'expédition de Hernando de Soto, en en faisant une geste héroïque, en dépit de son issue funeste. C'est là que se joue une reconstruction de la renommée du malheureux capitaine dont ils honorent, en usant parfois des mêmes formules, la vertu, l'endurance, l'habileté, le courage et l'humanité.

Herrera rend hommage à ses vertus de chrétien et d'excellent capitaine qui occupe toujours le premier poste, « *maravilloso ejemplo* », plus loin on lira « *como capitán sabio en todo se gobernaba con mucha razón y consejo* ». C'est sous sa plume qu'on lit le bilan le plus admiratif de l'action du conquérant :

Hernando de Soto [...] siempre usó de liberalidad con los caciques y sus caballeros, y con mucha paciencia sufrió sus bárbaras condiciones y templó sus furias, que le fue de gran provecho para conservarse entre tantas naciones diferentes y feroces gobernando con tanta cordura que cuando no lo hubiera hecho así no pudiera haber durado tanto³⁹.

Surprenant éloge pour un conquérant qui n'a rien conquis, et qui a tout perdu : il n'a su que « durer » et endurer. En effet, cette énorme expédition a dépassé toutes les autres en nombre (700 soldats), en durée (cinq ans) et en extension géographique, puisqu'ils parcoururent des milliers de kilomètres (golfe du Mexique, Floride, Caroline du Sud, Caroline du Nord, Tennessee, Alabama, la plaine du Mississippi, Arkansas, etc.⁴⁰).

Au début du xvii^e siècle, le texte du chroniqueur officiel participe d'une entreprise de promotion nationale mais aussi d'un état des lieux géopolitique. La Floride est cruellement disputée par les Huguenots français depuis la fin du xvi^e siècle⁴¹. La geste de Hernando de Soto passe pour une pérégrination

les cinq Portugais rescapés de l'expédition, certains optent pour Gaspar Pegado qui, selon Diego Barbosa Machado, était originaire aussi de Elvas (voir Fidalgo de Elvas, *Expedición de Hernando de Soto a Florida*, Madrid, Espasa Calpe, n° 1099, p. 27).

38 Herrera traite la geste de Hernando de Soto dans les tomes III et IV pour les années 1539-1541-1543 (voir Antonio de Herrera, *Historia general de los hechos de los castellanos en las islas i tierra firme del mar océano*, édition et étude de Mariano Cuesta Domingo, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 1991, t. III, p. 709-720 et t. IV, p. 28-52).

39 Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, op. cit., t. IV, p. 189.

40 José Maria de Heredia commentera dans un de ses poèmes du recueil de poésies *Les Trophées* (1893) la mort de Hernando de Soto « La Floride conquise a manqué sous ses pas. / Un vil tombeau messied à de pareils trépas. / Linceul du Conquérant de l'Inde Occidentale, / Tout le Meschacébé par-dessus lui s'étale ».

41 Depuis François I^{er}, la France dénonçait le partage du monde décidé à Tordesillas en 1494 et le monopole ibérique sur les Indes qui prétendait circonscrire la totalité du continent américain. La politique française consistait à affirmer la liberté des mers et rappeler les droits que les expéditions de Giovanni da Verrazano et Jacques Cartier avaient fondés. Le royaume de France se lance dès le xvii^e siècle dans une politique expansionniste en Amérique, motivée également par les conflits religieux. L'année 1565 fut marquée par le coup de grâce perpétré

héroïque et vertueuse à la fois : certes le héros fut terrassé par les fièvres au bord du Mississippi, mais doter cette expédition d'une légitimité morale et militaire permet d'arrimer les terres continentales septentrionales à la côte floridienne que les Espagnols contrôlent à partir de San Agustín. C'est une sorte de préemption territoriale glorieuse⁴².

Sous la plume de l'Inca Garcilaso, le texte de la Floride est une geste chevaleresque qui doit se lire dans le prisme du Pérou. Soto était accompagné de 700 soldats qui, comme lui, pensaient dupliquer leur aventure au nord du continent pour y découvrir un empire symétrique, un deuxième Pérou à venir. C'est pourquoi, nous dit l'Inca, Soto a eu raison de vouloir gagner de gigantesques territoires, une géographie anticipée des États-Unis actuels. Il affirme d'ailleurs qu'avec le temps des mines d'or seront découvertes (« *minas de oro y plata pudiera ser, y no lo dudo, que buscándolas de espacio, se huvieran hallado* »⁴³), tout comme au Pérou il a fallu quatorze ans pour que soit mis à jour le Cerro de Potosi.

316

La Floride, du coup, devient ce *plus ultra* américain, l'utopie de la projection vers l'ouest de ce que l'Inca n'hésite pas à appeler *el gran imperio de Florida* : les hommes du Pérou sont à nouveau à l'œuvre pour construire cette utopie américaine de l'Ouest, avec à leur tête Hernando de Soto qui incarne une forme d'excellence chevaleresque errante, le *plus ultra* dans sa valeur américaine, c'est-à-dire géographique et économique⁴⁴.

Ainsi, pour des raisons politiques assez différentes, la valeur et la renommée de Hernando de Soto furent restaurées en Espagne au début du XVII^e siècle par l'historiographie qui avait contribué si fortement à le détruire soixante ans plus tôt. D'un côté, il s'agit de reconstruire la légitimité monarchique sur un territoire arpenté sinon conquis ; de l'autre, et de façon durable jusqu'à aujourd'hui en particulier aux États-Unis, il s'agit d'incarner la grandeur fameuse d'un nouvel empire américain septentrional, empire à venir (et qui se

par les Espagnols contre la colonisation de la Floride du huguenot Coligny. Deux massacres ont été organisés : le premier, le 21 septembre, avec l'arasement du Fort Caroline ; le second, perpétré le 10 octobre, à Matanzas Inlet, aboutit à l'extermination de toute personne française en Amérique centrale. Face à eux, se trouve la figure du redoutable Menéndez de Avilés (voir Franck Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de religion [1555-1589]*, Genève, Droz, 2004).

42 Sans doute la venue en 1586 de Leonor de Soto, fille métisse de Hernando de Soto, venue proclamer les exploits de son père et réclamer les bénéfices correspondants, ajoutait à l'activation de cette mémoire.

43 Inca Garcilaso, *La Florida del Inca*, Madrid, Alianza Editorial, 1988, p. 583.

44 Il n'a pas de descendance ni de lignage ; on sait qu'à Granada, au Nicaragua, où il fit office de *regidor* et de *vecino principal*, il eut une fille d'une femme indigène, María de Soto, qu'il maria avec un Espagnol, Hernán Nieto, et au Pérou, il eut une autre fille avec une fille de Huayna Capac, Leonor de Soto, qu'il maria également avec un Espagnol, García Carrillo. Dans chacun des cas, la dot fut généreuse (cf. James Lockhart, *Los de Cajamarca. Un estudio social y biográfico de los primeros conquistadores del Perú*, 2 t., Lima Milla Batres, 1986, t. I, p. 186).

concrétisera lors de la ruée vers l'ouest et vers l'or au XIX^e siècle), une promesse toute américaine⁴⁵.

Hernando Pizarro

Si Hernando de Soto fut la cible des chroniqueurs, Hernando Pizarro ne connut pas un sort plus enviable. Les chroniqueurs s'en prennent à lui, en particulier Oviedo et Herrera, qui voient en lui le responsable de tous les maux du Pérou, mais surtout la Couronne et le Conseil des Indes ordonnèrent son emprisonnement alors qu'il revenait en Espagne, au faite de sa gloire.

Rappelons les faits. Né en Estrémadure en 1475-1478, il est le seul fils légitime du capitaine Gonzalo Pizarro y Rodríguez de Aguilar, tous ses autres frères – Francisco, Gonzalo et Juan Pizarro – étant nés hors mariage. À la différence de ces derniers, il fut le seul à recevoir une éducation soignée et à avoir une expérience militaire avant de partir pour les Indes. Il participa aux guerres d'Italie et de Navarre (siège de Logroño) et, au cours de cette dernière campagne, fut nommé capitaine. C'est fort de cette double distinction qu'il va s'embarquer, avec l'ensemble de ses frères, pour le Pérou, sollicité par Francisco Pizarro, le frère aîné. Hernando apparaît comme un « *hombre de alta estatura y grueso* », au caractère puissant et dominateur. Vite hostile à Almagro, il est le chef de famille, celui qui va mettre le Pérou entre les mains du clan Pizarro ; il participe à la capture de l'Inca Atahualpa à Cajamarca, le 16 novembre 1532, et fut chargé d'apporter en España le fabuleux *quinto real* d'une partie de la rançon réunie à Cajamarca⁴⁶. Il gagne, à cette occasion, une fulgurante réputation incontestée qui lui valut d'être nommé chevalier de l'ordre de saint Jacques, et postérieurement, *comendador*. Il put ainsi repartir avec le titre de gouverneur pour son frère Francisco et rien, ou presque, pour Almagro. Sans entrer dans les détails de l'histoire de la conquête, on sait qu'après la défaite de Manco Inca, le successeur d'Atahualpa, la guerre entre pizarristes et almagristes se déchaîna. En 1538, Almagro fut capturé à Cuzco et incarcéré, puis condamné à mort par décapitation : c'est là le point essentiel, car en dépit des suppliques

45 Estebán Mira Caballos, dans son ouvrage *Hernando de Soto el conquistador de las tres Américas*, Badajoz, Fundación Obra Pía de los Pizarro, 2012, affirme que Hernando de Soto fut le conquérant modèle le plus achevé. Un homme inquiet qui constamment se propulse vers de nouvelles terres, dans l'action, présent sur presque tous les théâtres américains : l'Amérique centrale, le Pérou et l'Amérique du Nord. Il a parcouru des milliers de kilomètres dans une époque où cela tenait de l'exploit. Il n'hésite pas à dire que c'est le conquérant qui a parcouru les plus grands espaces américains, depuis l'Amérique du Nord jusqu'en Amérique du Sud. Cet ouvrage curieux et apologétique laisse perplexe...

46 Sur le trajet, il écrivit, en 1533, une lettre à Santa María del Puerto de La Española, lettre circonstanciée aux *oidores* de la Real Audiencia de Santo Domingo sur les événements (découverte et conquête du Pérou) qui a la valeur d'une chronique (première vision des ponts, des routes, des quipus de leur fonction et maniement).

du vieux conquérant, Hernando se montra inflexible. Ce dernier décida alors d'aller en Espagne pour défendre la cause de ses frères et la sienne en particulier. Il était convaincu qu'il allait être entendu et récompensé. Gómara le signale laconiquement :

Fernando Pizarro decía que le había de hacer grandes mercedes el Emperador por sus muchos servicios y por haber allanado aquella tierra, castigando por justicia a quien la revolvió⁴⁷.

Il veut éblouir et séduire par le faste de sa suite, lors de son arrivée en Espagne, comme il l'avait fait quelques années plus tôt, mais le sort en décide autrement : Gómara aime à resserrer, en quelques lignes, la violence de ces revers de fortune, de ces coups du destin (« *Vino a España y a la corte con gran fausto y riqueza; mas no se tardó mucho que lo llevaron de Valladolid a la Mota de Medina del Campo, de donde aún no ha salido* »⁴⁸).

318

Le procès contre Hernando porte sur l'exécution d'Almagro, mais il fut surtout attaqué par Villalobos sur les conditions d'acquisition et d'exercice de sa fortune. Hernando fut incarcéré d'abord dans l'alcazar de Madrid, puis dans le Castillo de la Mota, près de Medina del Campo ; il y restera presque vingt ans, jusqu'en 1561. De façon définitive, sa carrière et sa réputation semblent ruinées. Cet emprisonnement n'est pourtant pas comme on l'imagine. Selon Oviedo « *fue su prisión de forma que mejor se puede llamar triunfo e gloria del mal que ha fecho por acá* »⁴⁹. Ses conditions de vie sont luxueuses, il reçoit de nombreuses visites, s'entoure d'une petite cour et il eut une liaison avec une jeune femme d'une famille ruinée de la noblesse locale, Isabel Mercado⁵⁰, dont il eut deux enfants qui moururent en bas âge. Mais le plus important est qu'à l'âge de cinquante ans, il se maria avec sa nièce, Francisca Pizarro Yupanqui⁵¹ (1534-1598), fille de Francisco Pizarro et de Inés Huaylas Yupanqui dont il eut cinq enfants : Francisco, Juan, Gonzalo, Isabel et Inés. En 1561, lorsque le clan Pizarro ne représente plus aucun danger pour la Couronne, il est libéré et s'installe avec sa famille, dans son fief, à Trujillo.

Pendant toutes ces années, Hernando Pizarro va construire avec ténacité, intelligence et savoir-faire une immense fortune, d'abord en Amérique, puis

⁴⁷ Francisco López de Gómara, *Historia general de las Indias*, op. cit., p. 243.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 243.

⁴⁹ *Ibid.*, t. V, p. 230. Ce chroniqueur est très hostile à Hernando Pizarro dont il transcrit l'acte d'accusation pour en souligner l'indignité. Il décrit sa « prison » comme une vie luxueuse : un service somptueux, des mets délicieux, de la musique, de la vaisselle d'or, bref, la vie d'un aristocrate oisif « *como la pudiera tener un grand príncipe* ».

⁵⁰ Elle mourut comme religieuse au couvent de Santa Clara, à Trujillo, en 1576.

⁵¹ Cf. María Rostworowski, *Doña Francisca Pizarro Pizarro, una ilustre mestiza 1534-1596*, Lima, IEP, 2003.

en Espagne. Il est sans doute un des hommes les plus riches de son temps. Cet obstiné travail de recomposition d'un patrimoine considérable sous de multiples formes a été beaucoup étudié récemment, car il est effectivement spectaculaire. Rafael Varón Gabai a précisément détaillé ce processus⁵².

En se mariant avec sa nièce, Francisca Pizarro⁵³, âgée de dix-sept ans et fille unique légitime du marquis *conquistador* don Francisco Pizarro héritant de biens considérables, Hernando Pizarro engageait le processus de récupération des biens familiaux (y compris ceux de Juan, mort à Cuzco). Ses *encomiendas* et mines péruviennes l'enrichirent énormément ; en particulier les mines de Porco qui étaient les plus riches avant la découverte de Potosí. Il y achemina un contingent d'esclaves noirs qui fut le plus important lot d'esclaves importé au Pérou. Il devint également un commerçant en produits européens qu'il commença à importer avec son propre bateau, dès son premier retour avec la rançon d'Atahualpa, des produits qu'il vendait aux conquérants et aux colons par le biais de ses majordomes. Toute cette structure entrepreneuriale transitait par Panama. Il s'est également distingué comme le premier grand négociant de feuilles de coca qu'il faisait cultiver dans ses *encomiendas* des vallées basses (*yungas*) de Cuzco et de Charcas pour ensuite les commercialiser dans les mines.

La Couronne et le fisc l'eurent pour cible mais, en 1556, en dépit des taxes, amendes, prélèvements et *donativos*, le revenu des *encomiendas* de Hernando et Francisca était de 100 000 à 150 000 ducats par an. Hernando Pizarro comprit vite que la gestion des biens péruviens devenait problématique et quand, sous le gouvernement de Toledo, en 1573, le patrimoine des Pizarro passa à d'autres mains, une bonne partie se trouvait recyclée en Espagne où il s'était consolidé.

La vision de Hernando était globale, mais sa stratégie était faite de petites victoires juridiques, de procédures d'appels sur plusieurs années, tactique d'une grande efficacité, et jamais il n'essaya d'intervenir dans les affaires politiques. La leçon de ses frères avait servi, il préféra mener une guerre d'usure de bureaucrates et d'avocats. Ces trente et une années d'actions en justice eurent des effets variables. C'est donc un curieux paradoxe que cet homme arrogant, ambitieux (détesté souvent, si l'on en croit Oviedo) ait mené une longue guerre d'usure procédurière grâce à une politique de supervision bien menée et un réseau de lieutenants (tous de Trujillo ou presque) extrêmement contrôlé ; sa plus grande victoire, en vérité, fut le tenace évitement du démantèlement de ses biens américains.

⁵² Rafael Varón Gabai, *Francisco Pizarro y sus hermanos: la ilusión del poder*, Lima, IFEA, 1996.

⁵³ Francisca était arrivée en Espagne à cause des problèmes politiques liés aux guerres civiles et au soulèvement de son oncle, Gonzalo Pizarro, et sur ordre de la Couronne.

La renommée du couple est scellée dans la pierre. Pour bien marquer la place qui est désormais la leur dans cette petite ville de Trujillo, il fit construire, outre l'église et un hôpital, un magnifique palais néo-plateresque sur la Grand-Place. Sur l'un des angles on y voit l'écusson monumental concédé par Charles Quint à Francisco Pizarro – dont il ne fit jamais usage – et surtout, sont sculptées dans la pierre, les quatre têtes représentant Francisco et son « épouse », Inès Yupanqui, fille de Huayna Capac, et de l'autre côté, le couple Hernando et sa nièce Francisca. Pour parfaire cette situation dans l'aristocratie espagnole, il manquait un titre de noblesse : des cédulas royales de 1578 autorisèrent Francisca d'abord, puis Hernando, à fonder et ensuite unir deux majorats de ce qui, sous Philippe IV, deviendra le marquisat de la conquête.

320

Hernando Pizarro devint ainsi une figure majeure de la ville de Trujillo (anoblissement de ses descendants par mariage – Francisco de Pizarro y Pizarro épousa la fille des Puñonrostro, par exemple – et récupération du titre de *marqués de la conquista*). Sa renommée trouvera un écho littéraire. On sait que Tirso de Molina⁵⁴ (1626-1631), dans sa trilogie pour glorifier le nom des Pizarro et la confirmation du titre de *marqués de la conquista*, consacra la troisième pièce à Hernando Pizarro (*La lealtad contra la envidia*⁵⁵). Dans l'acte I de cette pièce – commandée à ce mercédaire dont l'ordre avait toujours été favorisé par Pizarro –, Quintanilla déclare à Hernando Pizarro : « *dichoso vos, don Femando / que no cabiendo en el mundo / buscásteis otro segundo / nuevos polos conquistando / que el non plus ultra dilata y al cesar su globo humilla* ». Ce à quoi Hernando répond : « *don Alonso Quintanilla, fama pretendo, no plata* ».

Ces trois trajectoires illustrent quelques voies ayant permis des processus de reconstruction d'une réputation pourtant bien malmenée dans les années 1540 et 1550 : le savoir, l'historiographie et ses utopies politiques ou l'argent ont permis que résonnent, peut-être en sourdine, les trompettes de la renommée. Cette histoire de conquérants est aussi celle de la politique de la Couronne qui fit et défit ; donna et reprit ; récompensa et sanctionna ; mais, en définitive, toujours bien décidée à tirer le maximum de profit de l'aventure américaine sans jamais permettre que n'émerge une aristocratie militaire. Les méandres de la renommée des *conquistadors* américains en sont la preuve. Cela ne sera pas sans conséquences sur la société coloniale.

54 Nous savons que ce fut précisément Francisco Yupanqui qui finança avec ses biens propres la fondation du couvent de l'ordre de la Merci à Trujillo, ce qui resserrait encore plus les liens de la famille Pizarro avec la congrégation.

55 Tirso de Molina, *La lealtad contra la envidia*, édition de Miguel Zugasti Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2006, <http://www.cervantesvirtual.com/obra/la-lealtad-contra-la-envidia--o/> <http://e-spainia.revues.org/26056> (dernière consultation le 18 février 2018).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

BÉATRICE PEREZ

- Fig. 1. Inscription funéraire de Luis de Riberol (Ludovicus Riparolio), monastère de San Isidoro del Campo, Santiponce (Séville)246
- Fig. 2. Testament de Luis de Riberol, Séville, Archivo Histórico Provincial de Sevilla, section Protocolos, leg. 9118248
- Fig. 3. Cloître du monastère de San Isidoro del Campo, Santiponce (Séville)249
- Fig. 4. Fresque de l'Archange Michel terrassant le dragon, dernière décennie du xv^e siècle, Monastère de San Isidoro del Campo, Santiponce (Séville)250
- Note : Au premier plan la peinture de l'archange Saint Michel et à l'arrière-plan la pierre tombale de Ludovicus Riparolio : entre les deux plans, la distance physique est de trois mètres.250
- Fig. 5. Gravure de l'archange Michel terrassant le dragon. Porta San Sebastiano ou Porta Appia, Rome 251
- Note : Sur le côté, en lettres gothiques, figure un texte commémorant la bataille entre les milices romaines gibelines des Colonna et l'armée des Guelfes du roi de Naples, livrée le 29 septembre 1327 (jour de saint Georges). 251

ANTONIO BERNAT VISTARINI

- Fig. 1. Captura de pantalla de la interfaz de consulta del *Epistolario de Pedro de Santacilia i Pax*, leg. 1, carta 1, 3 de agosto de 1665327
- Fig. 2. Carta del duque de Alba al duque de Medinaceli, 24 de mayo de 1667330

FABRICE QUERO

- Fig. 1. Le Greco (Domenikos Theotokopoulos, dit) (1541-1614), *Pentecôte*, huile sur toile, 1604-1614, Madrid, musée du Prado379

JESÚS PONCE CÁRDENAS

- Fig. 1. Juan Francisco de Villava, *Del Purificado* (empresa XLIII), *Empresas espirituales y morales*, Baeza, Fernando Díaz de Montoya, 1613, fol. 99 r, Madrid, Universidad Complutense, Biblioteca Histórica «Marqués de Valdecilla»443

ENCARNACIÓN SÁNCHEZ GARCÍA

- Fig. 1. Cosimo Fanzago, Palazzo Medina (hoy Palazzo Donn'Anna), Nápoles465
- Fig. 2. Cosimo Fanzago, Teatro de Palazzo Medina466
- Fig. 3. Diego Velázquez, *Retrato de Felipe IV*, óleo sobre tela, 1628, Madrid, Museo del Prado468
- Fig. 4. Massimo Stanzione, *Retrato ecuestre del virrey Medina de las Torres*, Ronda, Museu de la Real Maestranza de Caballería469

598

JUAN JOSÉ IGLESIAS RODRÍGUEZ

- Fig. 1. Portada de la traducción española de *La nobleza comerciante* del abate Coyer (Madrid, 1781), BH FOA 1712, Port., Madrid, Biblioteca Histórica Marqués de Valdecilla de la Universidad Complutense562
- Fig. 2. Grabado incluido en la traducción española de *La nobleza comerciante* del abate Coyer (Madrid, 1781), BH FOA 1712, Grab., Madrid, Biblioteca Histórica Marqués de Valdecilla de la Universidad Complutense563

CRÉDITS

Akg-images : 379 (Album/Oronoz), 468.

Archivo epistolar de don Pedro de Santacilia y Pax (Vinagrella, Llubí)/A. Bernat Vistarini : 327, 330.

Archivo Histórico Provincial de Sevilla, Protocolos Notariales, cat. Numb. 9118P avec la collaboration de l'agence La Collection : 248.

Biblioteca Histórica de la Universidad Complutense de Madrid avec la collaboration de l'agence La Collection : 562, 563 (BH FOA 1712); 443 (BH FL 2010).

Encarnación Sánchez García : 465, 466.

Igor Todisco Imaging avec la collaboration de l'agence La Collection : 251.

José Moroa : 469.

San Isidoro del Campo/Alejandro Romero Romero : 246, 249, 250.

COUVERTURE

B. Perez : rabat de 1^{re} de couv.

Mellaria (Asociación tarifeña para la defensa del patrimonio cultural) : 4^e de couv.

Rijksmuseum, Amsterdam avec la collaboration de l'agence La Collection : 1^{re} de couv.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Béatrice Perez	7

PREMIÈRE PARTIE

DÉFINITION D'UN CONCEPT

Le succès diplomatique comme garant de la réputation espagnole	
Lucien Bély	25
«Reputación» como concepto correspondiente a un modelo de organización política	
José Martínez Millán	39
Réputation et conscience: le <i>Commento en romance a manera de repetición latina y scholástica... sobre el capítulo Interverna XI q. III</i> de Martín de Azpilcueta (Coïmbre, 1544; Salamanque, 1572; Rome, 1584)	
Michèle Guillemont	61

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉPUTATION DU ROYAUME

La réputation du Prince: d'exigence personnelle à enjeu politique	
Michèle Escamilla	79
El príncipe y la dinastía perfecta. Carlos V ante las Cortes de Castilla (Valladolid, 1518)	
Juan Manuel Carretero Zamora	97
La réputation du roi d'Espagne à l'épreuve des premiers troubles aux Pays-Bas	
Bertrand Haan	115
La reputación de Felipe II y el caso don Carlos	
Ricardo García Cárcel	137
La reputación de la monarquía hispánica a través del proceso de beatificación y canonización de Teresa de Jesús	
Rosa M ^a Alabrús	151

TROISIÈME PARTIE
UNE RÉPUTATION AU REGARD
DE L'EUROPE

602	Pierre Favre, une réputation européenne. Homme de missions, homme d'écriture Annie Molinié	165
	Historia, reputación y método bajo Felipe III: logros e ilusiones de Clio en la primera modernidad Renaud Malavialle	175
	«Papeles» de reputación: embajadas, cartas, informes e historias en la primera mitad del siglo XVII María Soledad Arredondo	191
	Lisboa, Roma, Nimega 1668-1678: ¿crisis o reajuste de la reputación? María Victoria López-Cordón Cortezo	207

QUATRIÈME PARTIE
JEUX ET ENJEUX DE LA RÉPUTATION :
CONSTRUIRE LA *RÉPUTACIÓN*...
OU LA RÉTABLIR

Au nom des siens, pour l'honneur et la réputation. Luis de Riberol, Génois « <i>espurio y bastardo</i> », contre le clan des Grimaldi et consorts Béatrice Perez	231
La réputation des Guzmán. Jeux et enjeux de l'alliance matrimoniale entre les Medina Sidonia et les Éboli au xvi ^e siècle Adeline Léandre	253
La reputación como medio de conseguir la gloria. Algunas reflexiones sobre el valor de la Fama Fátima Halcón	271
La construcción de su reputación por parte de don Pedro Girón (1574-1624), III duque de Osuna, virrey de Sicilia y de Nápoles Augustin Redondo	275
Les conquérants des Indes occidentales aux prises avec la « <i>reputación</i> » Louise Bénat-Tachot	301

Don Pedro de Santacilia y Pax, bandido y procurador real. Algunas calas en su epistolario Antonio Bernat Vistarini	321
« Pureté de sang » et <i>reputación</i> des lignages : une arme fatale? Raphaël Carrasco	343

CINQUIÈME PARTIE
SE JOUER DE LA RÉPUTATION

La mauvaise réputation du Greco : mystère de la <i>Pentecôte</i> et mystique de la création dans une de ses dernières toiles Fabrice Quero	367
« Cette mauvaise réputation... » À propos de Miguel de Cervantes Saavedra María Zerari	385
Le poète artisan de la réputation dans l'Espagne des <i>validos</i> Mercedes Blanco	409
Dintornos de un panegírico romano: los elogios a la Casa Barberini de Gabriel de Corral Jesús Ponce Cárdenas	435
Ocultamiento y ostensión del virrey de Nápoles Medina de las Torres Encarnación Sánchez García	453

SIXIÈME PARTIE
REPUTACIÓN ET USAGES SOCIAUX

Juegos de reputación: honra, servicio y traducción en la Monarquía Hispánica (siglos XVI-XVII) Claire Gilbert	475
Todo es conspirar contra España. Reputación y libros prohibidos (siglos XVI-XVII) Manuel Peña Díaz	499
La Fama: alegoría y síntesis en las cabalgatas festivas del mundo hispánico (siglo XVI) José Jaime García Bernal	513
Fama y virtud de las reinas de España en las exequias de los siglos XVII y XVIII Eliseo Serrano	541

El afán de reputación en la burguesía de negocios española moderna: entre el prejuicio social y la estrategia ascensional Juan José Iglesias Rodríguez	561
De la mauvaise réputation de la réputation Francis Wolff	587
Table des illustrations	597
Crédits	601



Araceli Guillaume-Alonso, professeure émérite d'histoire et civilisation de l'Espagne moderne de Sorbonne Université, a dirigé la composante Civilisation et histoire de l'Espagne classique (CHECLA) de l'équipe CLEA. Elle a œuvré à décloisonner les études sur l'Espagne moderne en codirigeant plusieurs ouvrages aux PUPS (sur les jésuites, les couleurs ou les voix du silence à l'époque moderne) et en ouvrant les horizons de réflexion : de la Méditerranée à l'Atlantique ; de la *Santa Hermandad* aux madragues ; de la pratique de la justice à l'exercice des pouvoirs et au disciplinement des consciences ; de la réputation aux exils ; des fêtes tauromachiques aux célébrations, puis à la part de la musique ; des élites aux marchands ; de l'ailleurs aux « rêves d'évasion ». Son dernier livre, *Las Almadrabas (1525-1650). Negocio y prestigio de los duques de Medina Sidonia*, est à paraître aux éditions Catedra. Chevalier de l'ordre national du Mérite et chevalier de l'ordre des Palmes académiques, elle a été vice-présidente des Relations internationales de l'université Paris-Sorbonne (2012-2016).

IBERICA
COLLECTION

Collection dirigée par Araceli Guillaume-Alonso

